

Supplément au SOP n° 310, juillet-août 2006

LE SENS DE LA PRIÈRE

PRIÈRE ET VIE LITURGIQUE

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Deux communications de Bertrand VERGELY,
agrégé de philosophie, enseignant à l'Institut d'études politiques
de Paris et à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris
(Institut Saint-Serge),
présentées dans le cadre d'un week-end de réflexion
organisé par la Fraternité orthodoxe de l'Ouest (SOP 308.8)

(Le Mans, Sarthe, 8 et 9 avril 2006)

Document 310.A

Le SOP informe ses lecteurs sur la
vie de l'Église orthodoxe en France
et dans le monde, et fournit une
réflexion sur l'actualité. Il n'est pas
responsable des opinions exprimées
dans son bulletin. L'ensemble
des textes qu'il publie peuvent être
cités avec l'indication de la source :
SOP. Par contre, aucun texte ne
peut être reproduit, de quelque
manière que ce soit, sans l'accord
explicite de la rédaction. Placé sous
les auspices de l'Assemblée des
évêques orthodoxes de France, ce
service est assuré par la Fraternité
orthodoxe en Europe occidentale.

LE SENS DE LA PRIÈRE

Lorsque l'on regarde l'Inde on s'aperçoit que la prière fait partie de la vie quotidienne. Regardons les images du lever du jour au bord du Gange, regardons les cérémonies du soir, toujours au bord du Gange, voilà tout un peuple qui n'a pas honte de prier ses dieux. Quand on voit l'islam en Afrique, au Proche-Orient, on voit aussi des gens prier. Des musulmans ne pas avoir honte de prier sur le trottoir à Barbès-Rochechouart. Quand on voit les royaumes tibétains près des Himalaya on voit, là encore, des hommes qui sont davantage fiers de leurs dieux que d'eux-mêmes. La prière existe dans le monde occidental mais, comme Dieu, comme la religion, elle a été marginalisée, reléguée dans les monastères. Quant au monde intellectuel que j'ai l'habitude de fréquenter, lui ne se contente pas de reléguer la prière au fond des monastères, mais elle lui fait honte. Si l'on jette un regard sur les philosophies à la mode on s'aperçoit qu'aujourd'hui il n'y a rien de plus lamentable, de plus pitoyable, de plus misérable aux yeux de nos intellectuels, que de prier. Il convient de se demander comment en est-on arrivé là ?

Les prières qui posent problème

Que s'est-il passé pour qu'en Occident, ce qui dans une grande partie du monde est considéré comme l'acte le plus important de la vie – un acte que cinéastes, photographes, journalistes viennent honorer chez les autres – soit méprisé quand il se déroule chez eux ? Pourquoi respectons-nous le dieu et la religion des autres et ne sommes-nous pas capables de respecter notre propre prière, notre propre religion et notre propre Dieu ?

Je crois qu'il y a des raisons à cela, des raisons qui ne sont pas forcément mauvaises. Il y a des fausses prières, il y a des mauvaises prières et dans ce sens la critique intellectuelle n'est pas totalement dénuée de fondements. Mais quand on critique il faut être juste, autrement on ne critique pas, on ne discerne pas, on détruit. La prière n'est pas simplement irrationalité, hypocrisie, conduite de primitif mais elle est quelque chose d'absolument indispensable dans les actes anthropologiques de notre vie quotidienne avant d'être essentielle sur le plan ontologique de notre vie intime. Et c'est ce que je voudrais pouvoir visiter avec vous. Aller au-delà des mauvaises façons d'envisager la prière afin de redonner son sens, trop oublié, à celle-ci.

Les prières de mauvais aloi

Je le disais : il y a des mauvaises prières. Et tous ici, nous avons, à un moment donné, rejeté dans notre vie les mauvaises prières. Je pense ici à Épicure, sage matérialiste de l'Antiquité, qui stigmatise dans la prière des hommes l'aspect irrationnel de leurs comportements. Les hommes, constate-t-il, ne font pas grand-chose pour leur existence et comme ils ne font pas grand-chose, celle-ci périlite ; alors ils se tournent vers le Ciel, ils l'implorent et ils lui demandent de faire ce qu'ils n'ont pas été capables de faire. Ce comportement irrationnel fait que des hommes de l'intelligence d'Épicure ont rejeté la prière et se sont tournés vers la raison, la science et l'action, en voyant dans le renoncement à la prière l'effet du divin. D'où ce paradoxe d'André Comte-Sponville pour expliquer le salut : « Le salut, dit-il, c'est l'absence de salut. » Ce paradoxe, nombre de scientifiques, d'hommes illustres, éminents, intelligents, le développent, l'ont développé et le développeront peut-être encore, en disant : *nous avons commencé à voir clair dans nos vies le jour où nous avons arrêté de prier pour nous prendre en main.*

Je pense ici à ce film d'Eisenstein où l'on voit des paysans dans la plaine russe se promener avec des icônes et implorer le ciel pour qu'il pleuve et que le ciel fasse ainsi pousser les récoltes. Devant le silence du ciel, des intellectuels décident de quitter le peuple croyant pour embrasser la cause des révolutionnaires qui, eux, ne prient pas mais s'efforcent de trouver des réponses techniques, scientifiques, aux problèmes agricoles ou humains.

Il y a, il faut le dire et nous ne le cachons pas, une prière de mauvais aloi. Quand je ne fais rien, il est un peu facile de me mettre à prier pour réclamer au Ciel, de faire ce que je n'ai pas fait. Mais je dirais que la différence qu'il y a entre un matérialiste athée et un chrétien homme de foi, c'est que ce qui est le signe de l'absence de Dieu et de l'ineptie de la religion pour les uns est pour les autres, au contraire, le signe de la présence réelle de Dieu. C'est un miracle que Dieu ne fasse pas pleuvoir en répondant à la prière des hommes. C'est un miracle que devant le silence de Dieu les hommes se prennent en charge, découvrent à l'intérieur d'eux-mêmes des forces insoupçonnées. Est-ce Dieu qui n'existe pas ? Ou est-ce le Dieu intérieur qui n'existe pas ? Je crois que le matérialiste pense que, parce que sa prière n'est pas exaucée, Dieu n'existe pas. Je pense que l'homme de foi verra que dans le fait que sa prière à un Dieu extérieur, grand mécanicien de l'univers, n'est pas exaucée, il y a là, non pas le signe impitoyable de son absence, mais la lumière de sa vraie mansuétude paternelle et le désir que l'homme devienne, non pas cet enfant implorant et esclave, mais cet homme droit, capable de se servir de ce potentiel inouï qu'il a à l'intérieur de lui-même.

Il y a donc une prière de mauvais aloi, et nous voyons que la frontière entre un croyant et un incroyant n'est pas aussi grande qu'on le croit, sous certains angles, mais qu'elle est abyssale sous un autre angle.

On peut avoir la foi et parfaitement admettre qu'il existe une prière totalement irrationnelle, même si on n'a pas la même interprétation des conséquences de cette mauvaise prière. On peut être un homme de foi et lire *La Cigale et la Fourmi* de La Fontaine, et reconnaître qu'effectivement la prière de la cigale a quelque chose qui est proprement irrationnel et qui renvoie à l'inutilité d'une certaine prière. Il est trop facile de demander aux autres ce que l'on n'a pas su faire soi-même.

Le caractère primitif de la prière

En ce sens, on peut effectivement comprendre ici une deuxième critique adressée par notre culture rationnelle à l'égard de la prière : à savoir, le caractère primitif de la prière. Auguste Comte et les positivistes, quand ils étudient la prière, renvoient celle-ci aux mœurs des peuplades dites primitives qui invoquent les forces du ciel pour leur venir en aide dans les actes de la vie quotidienne. L'interprétation que le positivisme donne ne manque pas d'intérêt. Que disent-ils ? La prière, comme la magie, est la technique spontanée de peuplades primitives. Comme ils ne possèdent pas la technique, ils ont la prière et la prière est chez eux quelque part la première forme de technique. Ce qui fait qu'*aujourd'hui nous n'avons plus besoin de prière puisque nous avons la technique*. Ce qui fait qu'eux, hier, avaient besoin de la prière, c'est qu'ils n'avaient pas la technique. Lorsque je suis médecin chaman et que je ne possède peut-être pas la connaissance que nous avons aujourd'hui de la médecine et d'un certain nombre de médicaments on comprend que je veuille utiliser la prière, les mots de la prière, la magie de certains mots, pour subvenir aux carences de mon ignorance, et l'on comprend les superstitions, les invocations, les supplications, les paroles de magie que tout un chacun ou tout le monde, à un moment ou à un autre de sa vie, est amené à produire en répétant les gestes du primitif. La prière ainsi vécue donne un pouvoir sur les forces inconscientes de l'homme et de la communauté. Elle permet d'assurer, de rassurer ; elle crée cette force d'auto-persuasion qui va à un moment ou à un autre pallier les déficiences de la technique.

Fraser, qui fut un grand anthropologue, a longuement analysé, dans *le Rameau d'Or*, la magie de la prière en termes de pouvoir. Et Geneviève Fabre-Saada a étudié, dans le Berry, la relation qu'il y a entre les mots et le sort. Et l'on voit bien une continuité : l'appropriation par les

mots des forces inconscientes des individus afin d'en tirer certains pouvoirs. D'où, c'est vrai, le caractère primitif. Et nos intellectuels de *dénoncer* justement, derrière la prière, *la structure des rapports de force et de pouvoir qu'il peut y avoir*.

La prière comme prise de pouvoir

Réfléchissez avec moi, d'autant plus que je parle ici à des pères et des mères de famille. Vos enfants à un moment ou à un autre ont essayé de vous séduire par une attitude de supplication. Ils se sont mis dans la position de l'esclave vis-à-vis du maître, suppliant celui-ci. Position flatteuse qui, quelque part, fait craquer le cœur du père ou de la mère qui tout d'un coup, investi d'un pouvoir magique et quasi divin, joue le rôle que l'enfant veut lui faire jouer. Je t'installe sur le trône de la seigneurie, je te dis que tu as tout pouvoir et tu démontres que tu as tout pouvoir en faisant ce que je désire te voir faire, en prononçant le oui que je te demande de prononcer. Nous nous apercevons que dans les structures de nos vies quotidiennes les rapports de force jouent sur la supplication, l'invocation, la prosternation, la gémissement, les uns devant les autres. *Nous usons, nous abusons de la prière en utilisant le pouvoir magique que celle-ci peut avoir*.

Et l'on comprend dès lors qu'un philosophe comme Spinoza dénonce l'hypocrisie de la prière des hommes après en avoir dénoncé le caractère primitif et irrationnel. Spinoza a bien vu une grande tentation humaine : *se saisir de la prière, d'attitudes religieuses suppliantes pour saisir quelqu'un et le manipuler*. D'où ce refus chez Spinoza de la prière et le fait que, depuis lui, toute une génération d'intellectuels ait totalement congédié la prière du champ de la philosophie. Il ne reste plus que l'agrégation de philosophie où, à l'oral, pour faire chic, on donne à certains candidats pour sujet, la prière, en leur demandant de se pencher avec toute leur intelligence de normaliens sur cet archaïsme des sociétés humaines...

La prière aliénante

Spinoza dit à propos de Dieu : « Les hommes s'imaginent que Dieu a créé l'homme pour que l'homme prie Dieu. » L'analyse qu'il en donne ressemble avant la lettre à celle que Feuerbach donne de la relation religieuse dans *l'Essence du Christianisme*, quand il dit à propos de la religion en général et du christianisme en particulier : « La religion n'est rien d'autre que la projection de l'essence humaine en Dieu, c'est l'aliénation par excellence. » L'homme va chercher en Dieu ce qui réside en lui-même. Extraordinaire formule de Feuerbach reprenant à l'envers la Bible disant que l'homme a été créé dans l'image et pour la ressemblance avec Dieu. C'est l'homme qui crée Dieu à son image, ce n'est plus Dieu qui crée l'homme à son image. Extraordinaire formule de Feuerbach comme de Spinoza, reprenant la réflexion des théologiens sur l'aliénation humaine.

On pense ici à Pascal : l'homme va chercher dans le divertissement ce qu'il omet d'aller chercher en Dieu. Pour Feuerbach, *l'homme va chercher en Dieu ce qu'il omet d'aller chercher en lui-même*. D'où sa volonté de redéfinir totalement le concept de Dieu, dans *l'Éthique*, en le dépoussiérant complètement de toute expression religieuse en faisant de Dieu un être totalement impersonnel et totalement débarrassé de tout ce qui fait l'essence de la prière.

Quel est le Dieu de Spinoza ? Le Dieu de Spinoza c'est, comme il le dit lui-même, une substance infinie possédant une infinité d'attributs et s'exprimant dans une infinité de modes. Dieu est expression à l'infini. Dieu est multiforme, c'est ça qui est divin. C'est que la même chose peut être exprimée d'une infinité de manières. Autrement dit, il n'y a plus de fond, il n'y a plus qu'une expressivité foisonnante appelant une multiplicité de points de vue sur un même objet. Dieu est l'absence totale du sens parce que ce qui est divin ce n'est pas qu'il y ait du sens mais qu'il y ait tous les sens possibles. Il est certain que si j'ai affaire à un tel Dieu je n'ai plus besoin de prier. Simplement besoin de changer mon point de vue sur les choses, d'exprimer la même chose autrement, de varier mes expressions. Alors je suis guéri de la

maladie qu'est la religion pour Spinoza. L'homme religieux, nous dit-il, est *un homme narcissique qui est hanté par le désir de savoir si Dieu s'intéresse à lui*.

Nietzsche dit dans la *Généalogie de la morale* : « Les hommes ont inventé les dieux pour qu'il y ait quelqu'un qui les regarde souffrir. » L'homme veut savoir si Dieu s'intéresse à lui. Et quand Dieu s'intéresse à lui, il l'appelle providence ; et quand Dieu ne s'intéresse pas à lui, il l'appelle fatalité. Et il passe alternativement du Dieu providence au Dieu fatalité, en aimant ce qu'il déteste et en détestant ce qu'il aime, selon un mode qui ressemble fort à ce que les psychologues et les psychanalystes appellent la psychose maniaco-dépressive.

L'expression de l'ego surdimensionné des êtres humains

Dieu aux yeux de Spinoza n'est que l'expression de l'ego surdimensionné des êtres humains qui cherchent désespérément à travers Dieu ce qu'ils n'arrivent pas à trouver en eux-mêmes. Jusqu'au moment où se débarrassant de Dieu et découvrant leur pouvoir d'expression, de démultiplication du sens, ils développent puissance du corps et puissance de pensée. Le ciel est vide, et il est inutile de le prier : il ne viendra pas au secours des hommes. Voilà la conclusion à laquelle est parvenue toute une histoire de la pensée occidentale dont le plus grand titre d'orgueil est, à ses yeux, d'avoir osé tuer Dieu. Il y a cette phrase de Nietzsche dans *le Gai savoir*, à l'occasion d'un aphorisme, où il se dit : « Qu'est-ce que je vais mieux depuis que Dieu est mort ! L'air du ciel que je respire est plus pur. »

Il est évident que si la prière, c'est l'hypocrisie, la malhonnêteté, l'irrationnel, la séduction, bref si la prière c'est le mensonge qui consiste à demander à Dieu ce que je n'ose pas me demander à moi-même, il est évident qu'il faut saluer la mort de la religion, la déchristianisation de l'Europe, la fin de Dieu et le fait que le monde n'ait plus de rites et plus aucune prière.

Mais ce n'était ici, et j'espère que vous l'avez compris, qu'une promenade apéritive avant d'attaquer le plat de résistance : peut-on limiter la prière à cette vision désespérante et ô combien angoissante qui nous en est donnée ? Je comprends que vous ayez passé des minutes un peu désagréables à écouter le début de mon exposé mais, faisant œuvre de réflexion et de philosophie dans la culture d'aujourd'hui, je crois qu'il était de mon devoir, pour comprendre ce qu'est la prière, de faire un état des lieux et de commencer par apercevoir le problème de la prière.

La prière comme convocation pour passer de la violence à l'alliance

Le problème de la prière c'est qu'il existe des mauvaises prières, mais il n'existe pas que des mauvaises prières. Et je voudrais aussi que nos chers intellectuels, qui tapent sur la prière, aient la modestie, la pudeur, l'exigence intellectuelle de reconnaître que la prière est quelque chose d'essentiel dans toute activité humaine et que nous usons de prières tous les jours de notre vie. Dans les actes les plus essentiels des relations humaines mais également des relations à nous-mêmes, ce qui peut rendre pertinent la relation à Dieu. Si demain la prière était supprimée de l'horizon de nos pratiques, nous ne serions pas dans un monde de progrès mais dans un monde de barbarie proprement effarant.

Nos relations sociales sont des relations de prière

Songez-y avec moi, avant que nous explorions deux ou trois aspects de la vie théologique. La prière fait partie de la vie quotidienne parce qu'elle s'insère au cœur de toute relation humaine. Nous réalisons que lorsque nous voulons avoir affaire avec quelqu'un d'autre il est

considéré comme poli de demander à quelqu'un avant de faire quoi que ce soit avec lui. C'est-à-dire que toute relation humaine qui n'est pas de l'ordre de la violence passe par la demande. Le délinquant qui veut violer une jeune fille ne lui demande pas son avis, il la viole. Le voleur qui veut prendre un objet, le vole. Celui qui renonce au viol et au vol demande. Il fait de l'autre, non pas un adversaire qu'il faut éliminer, mais un allié dans le cadre d'une alliance. La demande, c'est la prière et c'est ce qui permet de convertir la relation de violence en relation d'alliance. En ce sens, tout commence par la demande. Dès la première prière de l'homme, elle est là. Avant de demander à Dieu, demande à ton frère. Avant de t'allier avec Dieu, allie-toi avec ton frère. Et au lieu de te passer de sa demande, fais appel à lui. D'où la profondeur anthropologique de la prière. Toutes nos relations sociales sont des relations de prière. Et je dis profondeur ontologique parce que, songez-y, *la prière c'est le commencement avant le commencement*.

Prier l'autre pour le faire advenir

Avant de commencer quoi que ce soit entre nous, il faut avoir ce commencement qu'est la prière pour ensuite pouvoir commencer. Qu'est-ce que prier ? C'est demander à l'autre, le convoquer dans l'espace de l'alliance pour, avec lui, engager le processus de l'action. Et donc quelque part mon chaman qui prie devant le corps de son malade, ce n'est pas seulement quelqu'un qui utilise le pouvoir magique de l'autosuggestion pour pallier aux carences de sa science, mais c'est quelqu'un qui a compris quelque chose d'essentiel sur la médecine.

Combien de personnes se laissent aller à la souffrance, à la détresse psychologique, parce que jamais personne, ni le médecin, ni le personnel hospitalier ou la famille autour de lui ne lui ont demandé quelque chose. Il a été traité comme un objet, il n'a jamais été convoqué comme sujet et comme personne. À quoi bon guérir si c'est pour vivre dans un monde où on est maltraité ? Voilà ce que dit la personne malade dans son inconscient. Voilà la cause d'un certain nombre de nos drames cachés, de nos relations sociales et humaines parce que nous ne nous sommes pas priés les uns les autres, parce que nous n'avons pas prié l'autre. L'autre n'a aucune raison de venir dans un espace où il ne se sent pas demandé, où il ne se sent pas prié. Certes il peut être orgueilleux de se faire prier mais il est aussi terrible que jamais on n'ait été prié de quoi que ce soit, ni que rien ne nous ait jamais été demandé. Pour guérir quelqu'un il faut lui demander de guérir, alors il a envie de guérir parce que la demande l'a fait exister en tant qu'être humain. Et ce n'est pas évident de prononcer la parole de demande car il y a des demandes de guérison de la part du médecin ou de la famille qui peuvent être une sorte d'ordre que l'on intime. Il faut vraiment faire sentir que l'autre est important pour le prier avec justesse de guérir.

On voit donc par là même qu'il n'est pas si hypocrite que ça, ni si irrationnel que ça, de se prier les uns les autres dans l'espace social.

Quelque part le primitif qui prie a tout compris des profondeurs de la personne. Il a compris que si l'autre se sent admis et convoqué comme personne il aura envie de vivre dans cet espace de la personne, et alors il mobilisera en lui des forces de vie qui sont en l'homme et qui vont permettre le miracle de la guérison. En ce sens, Épicure est bien superficiel quand il critique les hommes de son temps de prier, et Eisenstein est bien superficiel quand il se moque des paysans russes qui appellent le ciel à leur secours.

Nous faisons une société avec les autres, nous faisons une société avec la vie. Je ne parle même pas encore de Dieu.

Convoquer toutes les énergies

Nous faisons une société avec le cosmos autour de nous et pas seulement avec l'anthropos. C'est important d'appeler les forces de la vie à son secours quand on est malade, c'est important d'avoir envie de rentrer dans un espace habitable, et c'est ce que veut dire la prière. La prière veut dire au niveau anthropologique, médical, que l'homme se sent l'allié de l'univers et non son adversaire, que l'homme a envie de vivre dans un monde d'alliance non pas seulement avec les autres mais avec les arbres, la terre, le ciel, les éléments, la matérialité, les corps, l'incarnation. L'homme est ami de son incarnation et il s'est réconcilié avec elle. « Va te réconcilier avec ton frère si tu veux aller vers le Royaume. » Mais va aussi te réconcilier avec ton propre corps, avec tes énergies intimes.

Les anciens Grecs avaient tout découvert de la médecine psychosomatique. Lorsqu'on va à Épidaure cela est encore palpable, comme à Delphes également. À Épidaure, comme à Delphes, dans ces lieux de guérison il y avait quatre choses : un temple pour les dieux ; des thermes avec des eaux et les minéraux pour les corps, et entre les deux, le théâtre, lieu de guérisons psychosomatiques où avaient lieu des psychodrames qui permettaient à l'âme de décharger ses émotions avant de regarder sur le stade les corps en pleine vigueur.

Nous avons quoi ? Des grands lieux de prière, humains, des lieux de convocation avec les forces intérieures infra- et supra-conscientes de l'homme, le tout dans des processus de guérison qui ont été soigneusement pensés par les anciens, et qui nous manquent aujourd'hui. Quoiqu'on ait toujours conservé quelque chose de ces lieux antiques de prière ; hier on appelait çà les villes d'eaux, et aujourd'hui je crois qu'on appelle çà les spa. Dans les hôtels, nous avons un ensemble de soins qui sont donnés. Nous n'avons pas encore les temples, mais nous sommes plutôt bien partis pour retrouver un équilibre anthropologique.

La prière d'invitation ou la kénose

Je crois que là, la prière de l'homme prend son sens et nous nous apercevons que l'espace social est structuré autour de la prière pour permettre à la vraie prière de commencer. Car si la prière est une convocation pour passer de la violence à l'alliance il y a aussi une prière d'invitation où nous rentrons dans un espace encore plus profond, encore plus subtil, de la prière.

Lorsque je veux inviter quelqu'un à déjeuner ou à dîner je le prie de venir. Nous avons ici un mécanisme anthropologique d'une très grande finesse. Il est remarquable que celui qui invite prie ses amis de venir. Songez-y, nous ne sommes plus dans le registre où l'enfant supplie sa mère, c'est-à-dire où le faible supplie le fort, mais nous sommes dans le registre où celui qui possède prie celui qui n'a pas, de venir. C'est-à-dire l'hôte se sent obligé de faire de l'autre son hôte. Nous sommes là dans une transmission, un passage, une Pâque. Cette prière-là est extraordinaire parce qu'elle inverse tous les mécanismes de pouvoir, de violence, d'orgueil, d'humiliation, de souffrance qu'il y a dans l'humanité. C'est inouï de voir un seigneur demander à ceux qu'il va inviter de les honorer de sa présence. Il n'y a pas plus grand que d'agir ainsi. Nous sommes là dans le cœur de la prière anthropologique. Une fois qu'on s'est allié, il faut s'inviter. Et s'inviter veut dire se mettre en retrait devant l'autre en pratiquant une véritable kénose.

Pourquoi est-il important que le Seigneur invite ses subordonnés, ses sujets, en renversant toutes les hiérarchies ? Parce que je crois que là, nous rentrons dans un espace de circulation des plus hautes énergies de la vie. Lorsque le supérieur s'abaisse pour que l'inférieur s'élève, nous avons tout le mouvement de relation qu'il y a entre le ciel et la terre. Toutes les forces d'en haut viennent en bas, toutes les forces d'en bas viennent en haut : il y a communion entre le ciel et la terre. C'est en ce sens que l'invitation est l'expression de la prière et que dans l'invitation et la prière il y a tout l'équilibre entre le ciel et la terre.

D'où l'extraordinaire relation avec autrui si je suis capable de revivre la Bible et le Nouveau Testament. Bible : annonce du Dieu d'alliance, Abraham ; Nouveau Testament : invitation de l'humanité à aller au Royaume, le Christ lavant les pieds de ses disciples. Nous avons au niveau de l'histoire humaine le récapitulatif du cœur anthropologique de l'humanité. Parvenir à l'état de communion du ciel et de la terre afin de libérer toutes les énergies du ciel et toutes les énergies de la terre pour qu'il n'y ait plus qu'énergie, c'est-à-dire le possible, le possible du possible et le possible du possible du possible !

Alors la rencontre avec autrui a du sens parce qu'elle est, sur le plan horizontal, l'expression ontologique de ce qui est le noyau d'être. L'être sortant de lui-même pour diffuser, rayonner encore plus d'être. *Résumons-nous : la prière est le centre de toute l'activité sociale et ontologique de l'homme, puisqu'elle définit le passage de la violence à l'alliance et de l'alliance à l'invitation.*

Avec l'autre, c'est tout l'univers qui est convoqué dans la prière

À un moment donné, derrière l'hôte ce n'est pas simplement l'autre qui est convoqué mais toutes les forces de l'univers qui se concentrent dans ce point. Je dis cela parce que je prends les Évangiles sous un angle anthropologique et que je vois qu'à plusieurs reprises il est question de la prière sous la forme de l'invitation au Royaume considéré comme un banquet. Nous sommes là dans des images qui tout en étant accessibles à l'homme et en parlant à son cœur, ne retentissent dans leur profondeur que si on leur donne un lieu d'expression ontologique maximal. On n'a pas compris ce que veut dire rencontrer une personne si on n'a pas vu qu'à ce moment-là, toutes les énergies du ciel et de la terre sont convoquées dans la relation. Ce qui m'y fait penser, c'est un contre-exemple : quand Freud et Jung se sont séparés, le jour de leur rupture au sujet de l'inconscient et de la psychanalyse, la tension était telle entre les deux hommes que les statues qui étaient sur les étagères de la bibliothèque de Jung ont explosé ! Et pourtant ils n'avaient fait que se parler... C'est dire si à un moment les énergies sont fortes. On n'est pas là avec Uri Geller, le tordeur de petites cuillères à distance, mais ça y ressemble beaucoup ! Et nous avons tous eu des moments de tension entre nous – négative ou positive – où nous avons eu un avant-goût de ce que les énergies peuvent donner lorsqu'il y a non seulement alliance mais invitation, c'est-à-dire mise en mouvement de l'alliance. Alors, comprenant cela, on peut, peut-être, découvrir à travers la prière ce que peut signifier ce concept qui irrite tant nos intellectuels, à savoir : Dieu.

Une approche apophasique

Il y a en effet la prière humaine, mais il y a aussi une prière plus qu'humaine, la prière ineffable de l'humanité, et cette prière ineffable ce n'est pas simplement la prière de l'homme adressée à l'homme en développant les énergies, mais c'est la prière que l'homme adresse à Dieu en rentrant dans l'espace de l'ineffable.

Comment définir Dieu ? Il n'y a qu'une manière de définir Dieu, disent les Pères, c'est de ne pas le définir ! Pourquoi ? Parce que Dieu est intarissable, et en ce sens il n'est pas définissable. Car il ne cesse de jaillir et de rejaillir très curieusement, comme le Dieu de Spinoza, mais à la différence près que le Dieu de Spinoza est impersonnel alors que Dieu est terriblement, fantastiquement personnel. Rentrer dans l'espace divin, c'est rentrer dans un monde qui dépasse toute imagination humaine, car au-delà de ce que nous croyons être, il y a encore quelque chose de plus.

Je définissais l'autre jour, à Saint-Serge, la notion d'espérance et je disais à son propos : l'espérance est cet espace inouï où ce n'est pas simplement l'espoir qui vient riposter au désespoir, ce n'est pas simplement le possible qui vient contrecarrer l'impossible, mais derrière quelque chose qui semble bien et satisfaisant il y a encore quelque chose en plus. S'il n'y a que le possible qui riposte à l'impossible, c'est bien, mais c'est limité. S'il y a une satisfaction

derrière un manque, c'est bien, mais ce n'est pas si bien que ça, parce que c'est limité. Mais si, derrière la vie que je connais, il y a encore plus de vie, alors là, toutes les espérances sont données. C'est dire que l'espérance n'est pas quelque chose qui m'est donné comme un vague espoir, c'est un espace inouï, l'espace divin par excellence, dans lequel derrière ce qui me remplit d'espoir et de vie il y a encore infiniment plus de vie que je ne le pense encore. Je crois que là nous sommes dans l'espace divin et nous allons pouvoir comprendre ce que signifie prier Dieu et pourquoi prier Dieu est si essentiel de si fondamental.

En effet, à un certain niveau de l'expérience humaine il ne faut pas simplement de la vie mais un surcroît de vie. Et là, nous rencontrons ce surplus de richesse et de vie que dans notre langage limité d'hommes nous appelons Dieu. Pour les grandes expériences de la vie il nous fait être dans un état tout à fait étrange qui est celui du surcroît de vie qui est l'état même de la prière.

Du bonheur et du malheur ou la théologie du verre d'eau

Et je prendrai deux exemples pour qualifier ces états : le bonheur et le malheur. L'un et l'autre requièrent la même qualité pour être traversés et se relie tous les deux à la notion de prière. C'est-à-dire les états extrêmes qui font le plus de bien et le plus de mal à l'humanité ne peuvent se traverser que par la prière et un surcroît d'être. Je n'en veux pour preuve que le bonheur. Qu'est-ce qui fait la différence entre le plaisir et la joie ? C'est la différence qu'il y a entre avoir une satisfaction avec une partie de son corps ou de son âme et avoir une satisfaction avec toute sa vie. Je peux boire un verre d'eau et satisfaire ma soif, et boire un verre d'eau en se disant que c'est toute ma vie qui boit ce verre d'eau. Nous voyons qu'on n'est plus du tout dans le même espace. On est dans un espace pauvre, et dans l'autre cas dans un espace génial. Qu'est-ce qui me remplit de joie, de jouissance, c'est que la totalité de ma vie a été convoquée pour inviter le verre d'eau à la jouissance. Je ne peux boire que si je suis dans un surcroît de vie, je ne peux boire que si je prie ce verre d'eau. Et si je prie derrière lui la totalité de la vie. Alors j'ai vraiment bu, j'ai vraiment éteint ma soif et je suis un homme joyeux pour l'éternité. Parce que lorsque j'arrive à cet état de jouissance, c'est toute la vie qui se réjouit de toute la vie. Et on touche ici à l'éternité. J'imagine que la vie éternelle sera ce dialogue de toute la vie avec toute la vie.

Et je comprends pourquoi toutes les sagesse nous parlent du présent et nous disent que si un homme a été capable de vivre un jour une chose, il la possède pour l'éternité. Et cette joie inscrite en lui ne se dissipera pas. Là, nous sommes dans un espace divin. Comment arriver à la joie ? On ne peut y arriver qu'en priant le mystère de la vie, l'ineffable de venir remplir ma vie pour que mon verre soit rempli. C'est-à-dire que si mon verre n'a pas été rempli du mystère de la vie, l'eau n'a pas été révélée à elle-même et je n'ai pas vraiment bu. Ce que j'aime le plus chez certains philosophes, c'est leur simplicité. Et la chose la plus simple que l'on ait dite en philosophie, c'est que pour boire un verre d'eau il faut passer par l'infini. Eh bien, c'est là que nous rencontrons Dieu ! Dans l'acte le plus simple de la vie quotidienne que l'on transforme en une prière.

Et je dirais la même chose à l'envers pour le malheur. Les moments d'épreuve de la vie, comment pouvons-nous les traverser ? Lorsque nous avons affaire à la souffrance, à la mort, lorsque nous sommes confrontés au mal, lorsque nous sommes confrontés à tout ce qui menace l'homme au point d'en faire un rien, comment pouvons-nous traverser cette épreuve ? Nous ne pouvons le faire que, là encore, si nous mettons notre cœur en Dieu, si nous rentrons dans l'espace de la prière.

Questions essentielles et réponses existentielles

Lorsque nous avons affaire aux épreuves de l'humanité nous sommes devant un choix. La question que pose le mal, c'est la suivante : l'amour ou la haine ? La question que pose la souffrance, c'est : la vie ou la mort ? La question que pose la mort, c'est : l'être ou le néant ? Face au mal, face à la volonté méchante de nuire, il n'y a qu'un choix décisif qui puisse résoudre le problème qui n'est même pas d'ordre pratique mais qui est un engagement ontologique : l'amour et pas la haine. Face à la souffrance, il n'y a qu'un engagement ontologique qui puisse répondre à la question : vivre ou me suicider ? Et face à la mort, il n'y a qu'une réponse : l'être ou le néant, la foi ou le désespoir total.

L'homme qui a choisi la vie va dans l'amour, dans la vie, il va dans l'être, la foi profonde. Qu'a-t-il fait pour traverser la souffrance et la mort ? Il n'a fait qu'une chose, il a vécu comme il a vécu le verre d'eau, mais sur un autre plan. Il a vécu avec toute sa vie, avec tout le mystère de la vie. Mieux, il s'est laissé vivre par le mystère de la vie. Ce n'est même plus lui qui a vécu, c'est le mystère de la vie qui a vécu en lui. Comment est-il parvenu à se laisser vivre par le mystère de la vie ? En faisant alliance avec ce mystère il l'a invité, et mieux encore, il l'a appelé, il l'a invoqué, il l'a supplié. Il n'a plus été, à un moment donné, que tout être vis-à-vis de l'être et du mystère. Et quoi qu'il arrive, il n'arrivera rien de grave parce que désormais il appartient au mystère. Il peut souffrir, endurer les épreuves, être dans la mort, il a compris l'essentiel : il n'y a qu'une souffrance, qu'un mal et qu'une mort, c'est de ne pas être porté par ce mystère de la vie qui fait que quand on l'a, on a tout, et qui fait que quand on ne l'a pas, on perd tout. Autrement dit, nous sommes ici dans l'espace de la prière, dans l'ultra-profondeur, qui nous permet d'avoir un bonheur. Et quand nous avons un vrai bonheur, nous sommes capables de vivre et d'espérer, même dans le malheur.

La prière du Seigneur

On comprendra donc le sens de la prière : la prière est dans notre Église orthodoxe le centre absolu de notre vie pratique parce qu'elle est le moyen de nous mettre en relation avec Dieu et avec le Christ, Dieu fait homme. Elle est le moyen de nous laisser habiter par les plus hautes énergies de l'existence. D'où son importance centrale pour commencer la journée, pour commencer la nuit, pour que tout soit toujours un commencement. Et on comprend cet équilibre lorsque l'on voit la structure du Notre Père.

Il me semble que cette prière s'organise en deux phases. La première phase se tourne vers le Père, vers les cieux pour demander que le règne du Père vienne sur la terre et que nous soit donné « le pain de *ce jour* », c'est-à-dire « le pain qui nous est nécessaire », le terme grec signifiant *indissociablement* « le pain du jour qui vient », le « pain quotidien », et le pain « suressentiel », celui du Jour du Seigneur, ce dernier terme signifiant là aussi *indissociablement*, le jour de l'Avènement final du Christ et le jour de sa Résurrection, le dimanche : il s'agit donc là du pain eucharistique, qui, dès à présent nous fait communier au « jour sans crépuscule de [son] Royaume », comme le dit la liturgie. Et la deuxième phase nous met en face des structures du Mal : « pardonne-nous nos offenses..., ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du Mal » ; littéralement : remets-nous nos dettes, ne nous introduis pas dans la tentation (disons plus simplement : ne nous laisse pas succomber à la tentation) et délivre-nous, garde-nous du Mal, c'est-à-dire du Malin, de Satan, le Tentateur. Et la seule action du Malin c'est de nous faire croire qu'on est arrivé. Faire venir Dieu et faire alliance avec lui ne suffit pas. Il faut que l'invitation et la communion aient lieu, et le Malin vient lorsque les forces divines ne vont pas jusque dans l'espace intime de la relation et de la communion.

Ce que montre très bien toute la structure de la prière de Jésus : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu » : je monte ; « aie pitié de moi pécheur » : je descends dans les profondeurs de moi-même, je me dépouille complètement de tout ce que je pensais être moi-même, je me prémunis contre toutes les ruses qui font que je crois être arrivé et je permets à la communion dans les profondeurs de s'établir. Alors je rentre dans l'espace de la joie véritable.

Il ne me faut pas beaucoup de choses pour recevoir tout ce que je vis comme une bénédiction, et même dans l'épreuve j'ai encore des paroles de bénédiction sur les lèvres. Et je comprends alors ce qu'est le moment de la prière : la prière a révélé l'essence de la vie humaine, cet amour infini débordant que l'on trouve en Dieu et qui me fait découvrir la prière ultime : derrière la prière de l'invitation et la prière de l'alliance, il y a la prière de l'amour.

La prière de l'amour

L'amour, quand on le vit, est et si doux, si bon que l'on en redemande encore. On est alors dans la liberté absolue et c'est cette liberté absolue que donne la prière. Comme c'est cette liberté absolue que donne l'amour. La liberté absolue, c'est d'être dans cet espace qui est si doux que j'ai un plaisir infini à en redemander encore, à éprouver en moi ce manque qui me fait en demander encore. J'ai un plaisir infini de me faire petit, dans la demande et le manque, pour vivre cet immense qui remplit ma vie de félicité. Alors ma vie est une longue prière. Et cette prière n'est plus une prière, c'est un chant, c'est une louange. Nous aimons appeler l'orthodoxie « la juste louange »...

RÉFLEXIONS INFORMELLES SUR LA PRIÈRE

(en réponse aux questions posées par l'assistance)

Liberté/prière/pauvreté

La prière est sur l'axe de la misère et de la gloire. Je m'explique. Il n'y a pas plus terrible dans la vie que de demander. C'est ce que font les mendiants dans les villes et ils nous le disent : « Vous n' imaginez pas la honte que ça a été pour moi le jour où j'ai dû aller mendier dans la rue ! » On ressent tous la misère dans cette obligation de devoir demander. Et qu'est-ce qui va nous être montré ? Que la demande, si accablante parfois, peut devenir ce qui est de plus joyeux, de plus extraordinaire. Quand on aime on peut avoir le plaisir de se faire mendiant volontaire et là, on est dans la liberté. C'est avec une joie extraordinaire que je me fais le mendiant de Dieu. C'est par ma liberté que je suis capable de vouloir ce que hier je ne voulais pas, parce que je l'ai converti, métamorphosé. Et je crois que toute la vie en Dieu nous amène à cela.

Regardez ce temps pré-pascal où nous avons un plaisir énorme à nous dépouiller, à jeûner, à prier et à rentrer dans un espace de demande qui est d'une saveur sans égale... Donc, c'est ça l'extraordinaire vision divine : derrière ce qui semble pauvre, se trouve une richesse inouïe. Et quand j'ai fait ce passage, je suis dans la liberté. Si je suis capable de comprendre que la pauvreté est une richesse, plus rien ne m'arrête. Je suis libre, je ne dépends pas. Nous sommes là dans une grande thématique chrétienne mais qui malheureusement a été vue trop souvent uniquement sous l'angle anthropologique et moral, si bien qu'on a eu les apologies assommantes et terriblement chrétiennes de la pauvreté, de la misère, sans voir le noyau théologique qui est derrière et sans rentrer dans la pure et vraie pensée comme nous le demandent les Pères. Si l'on reste à un niveau moral on se coupe de richesses inouïes. Bien vécue, la métaphore du mendiant nous fait découvrir des trésors de théologie. L'erreur souvent faite dans le christianisme est de rester à des images purement humaines [...].

Sur la pauvreté céleste

La façon dont on voit la prière est à l'image de notre cœur. Lorsque notre cœur est pauvre on ne voit que pauvreté dans la prière. Il faut bien comprendre que l'expérience spirituelle nous fait passer d'une pauvreté terrestre à une pauvreté céleste. La pauvreté terrestre, c'est la misère ; la pauvreté céleste, c'est la richesse absolue. Étant dans l'amour, je trouve. Ayant trouvé en moi ce qui me transit d'amour, je suis en demande. Monde complètement métaphorique, cette pauvreté céleste est la richesse extrême du désir qui déborde et qui découvre en face de lui, le Dieu décrit par les Pères, le Dieu apophatique qui est toujours plus que ce que je dirai qu'il est. On arrive là à la quadrature du cercle : se mettre dans cette ouverture céleste qui donne à la notion de demande un sens inouï. On est dans la logique de la création divine : Dieu s'exprime par l'infime, le détail ; les choses les plus petites et apparemment misérables deviennent divines. Mais, de grâce, ne tombons pas dans la dérive affective devant la pauvreté, qui a fait tant de mal au christianisme. Il est absurde de faire l'apologie de la pauvreté et d'aider en même temps à son éradication...

La vie en Christ, me semble-t-il, passe par l'action afin que les hommes ne soient pas opprimés par la misère, afin que ceux-ci puissent librement s'ouvrir à Dieu en étant « en demande ».

L'essence de la prière est inscrite dans la structure même du désir, corps profond, ontologique, de l'homme. Nous aspirons à devenir prière, c'est-à-dire que jamais je ne me remplis autant de Dieu que quand j'en redemande encore. Toute la vie chrétienne veut arriver à libérer le Dieu véritable, l'homme véritable, l'homme de plénitude, l'homme débordant dans un Dieu débordant.

Pourquoi la pensée chrétienne est-elle devenue si minimaliste ? Si périphérique ? Y a-t-il une pensée chrétienne ?

Je tiens à dire que je ne suis pas un philosophe chrétien mais un chrétien philosophe, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Je ne crois pas à la pensée chrétienne mais je crois aux chrétiens pensants. Qu'est-ce que la pensée chrétienne ? Quelque chose qui a tué la pensée chrétienne ! Il n'y a pas de pensée chrétienne pour deux raisons. Premièrement, quand il y a une pensée chrétienne, quand on rentre dans la représentation sociale, on se présente et s'affiche avec l'étiquette « chrétien », on a décidé non pas tant de penser mais de représenter quelque chose à l'intérieur de l'espace social. Ce qui a perdu la pensée chrétienne, c'est de se définir par rapport à la pensée socialiste, agnostique, libérale, etc. Qui êtes-vous ? Je suis un philosophe ceci ou cela ! C'est forcément une logique d'affrontement, de représentation et non une logique en Christ. Deuxièmement, il n'y a pas de pensée chrétienne parce que le christianisme est impensable. Tout ce qui est à sa base est tellement extraordinaire que je ne pourrai jamais en faire la philosophie. Cela interdit-il la pensée en Christ et des chrétiens pensants ? Pas du tout, cela autorise au contraire une authentique pensée, parce que muni de l'ineffable de Dieu, je peux revenir explorer l'expérience humaine, l'éclairer avec parfois fulgurance et génie...

Par exemple il y a deux manières de parler de la prière : la première, de manière polémique, en opposant les chrétiens et les athées. Les athées diront qu'il ne sert à rien de prier. L'athéisme dénonce la prière. Celle-ci est non seulement inutile mais nuisible. *Le Monde* a relaté dernièrement une expérience faite aux États-Unis. Des malades soutenus par un groupe de prière se sont moins bien portés que des malades sans soutien par la prière. Cela ne prouve rien. Quand la prière est mal présentée elle inquiète : on se dit que l'on doit vraiment mal aller pour avoir besoin de prière !

La logique du Christ

Ce qui est important c'est toujours la logique du Christ. Le Christ se met à côté de l'homme, en face de la vie. Il n'est jamais en face de l'homme. Et donc on prend l'homme son corps, son âme, son esprit et on fait l'expérience et tout d'un coup le message du Christ est simple : « pourquoi t'arrêtes-tu ? C'est bien ton corps, ton âme, ton esprit, tu peux aller beaucoup plus loin... ! » Je pars de la matérialité et comme on dit dans notre Église, je la « sanctifie ». Je ne m'arrête pas. Avec le Christ, je vais dans la liberté de la vie.

Ce que j'appelle être un chrétien pensant ce n'est pas partir du christianisme pour en faire la philosophie afin de faire taire les athées, c'est au contraire partir de la matérialité de la vie et montrer les merveilles que Dieu fait. Ça ne retranche rien de ce que je suis et ça exalte tout. Tout ce qui est donné dans les Évangiles du point de vue divin a déjà été donné du point de vue humain. Il n'est rien demandé d'impossible aux hommes. Ça veut dire qu'il existe une prière qui est la prière de l'homme... Jamais on ne bombarde sur l'homme une prière divine sans que la dimension anthropologique n'ait été respectée. Les erreurs énormes que nous faisons consistent à vouloir aller directement à Dieu sans passer par le *cosmos* et l'*anthropos*. Et l'autre erreur que l'on fait, c'est de vouloir priver l'*anthropos* et le *cosmos* de leur *theos*. Nous sommes dans un banquet où il est question de ne se priver de rien : ni de la matière ni de Dieu.

Je me suis souvent posé la question : philosophie ou religion ? Et le Christ m'a répondu en un mot : tu prends les deux et tu vas où tu veux... Les vrais penseurs sont des gens heureux qui font des découvertes et qui donnent envie de manger ! Voilà ce que j'appelle la philosophie....Pour moi un orthodoxe a témoigné du mystère lorsque les hommes restent renversés devant l'homme et là ils sentent quelque chose de Dieu. L'erreur c'est de vouloir gagner dans l'espace social une représentation triomphante.

Voyez par exemple le Père Jousse écrivant *l'Anthropologie du geste*, éclairant la culture araméenne. Il dit des choses formidables sur l'Évangile et la Bible. Pourquoi ? Parce qu'il est rentré dans la vie, dans les choses, et à un moment s'incarnant, il a pu se spiritualiser. Je pense que c'était quelque chose qui était potentiellement chez saint Thomas d'Aquin relisant Aristote. C'était le projet, au fond réel, d'une logique occidentale, c'est-à-dire de l'extérieur à l'intérieur et de l'intérieur au supérieur. Tout rendre supérieur mais d'abord intérioriser et incarner. Mais notre logique culturelle et philosophique n'en est pas là parce qu'on a ce combat assommant entre les idéalistes et les matérialistes. Et moi qui suis ni l'un ni l'autre, j'essaie de vivre avec l'esprit du Christ en général et c'est formidable car c'est Lui qui me donne toutes les idées.

Que vous suggère la vie de sainte Marie l'Égyptienne, que nous fêtons aujourd'hui dans l'Église orthodoxe ?

Au départ c'était une femme étonnante, avec un grand appétit de vie. Car elle fait un voyage dans le désert et sème un grand désordre en séduisant toute la caravane ! Mais ce qui est extraordinaire, c'est que dans cet appétit érotique formidable, il y a aussi un appétit céleste incroyable, et c'est là le mystère. Sans qu'elle le comprenne, elle est en train de rechercher le ciel derrière un désir infini. Et pour moi, ça suggère les géniales interprétations du Christ vis-à-vis de la femme adultère. C'est que cette femme est en train de se tromper de désir et que le vrai adultère se trouve là.

Reprenons la femme adultère, que lui dit le Christ ? Entre la foule qui veut la lapider et la tentation moderne qui serait de dire : « Vive l'érotisme... Il faut vivre sa sexualité jusqu'au bout, etc. », entre la persécution et la démagogie, il y a la parole du Christ qui dit : « Rentre dans ton axe, reprends conscience de ton désir et de ton corps, il est céleste. Tu vas être malheureuse si tu n'as qu'une caravane à manger, il te faut un pain suressentiel. » Le Christ est en train d'aller au plus profond du désir de cette femme pour vraiment assouvir sa soif. Avant qu'elle ne désespère en se perdant dans la séduction.

Ne pas persécuter le désir mais lui donner son axe véritable

L'érotisme débridé qui obsède la civilisation romaine décadente, tout comme il obsède souvent la nôtre, va obséder, à l'envers, un certain nombre de théologiens chrétiens, qui finalement ne cessent de titiller tout le monde. Le côté vraiment ineffable du Christ est de donner son vrai axe au désir humain. Le vrai enseignement des Pères, plein d'amour pour l'homme, c'est de ne pas persécuter le désir de l'homme, de ne pas être démagogue à son égard, mais de lui offrir le vrai illimité pour qu'il arrive à la vraie jouissance et connaisse la divino-humanité.

Il y a deux grandes souffrances dans l'humanité : ceux qui ne peuvent pas faire l'amour et Don Juan qui a connu mille femmes mais qui n'en a pas rencontrée une seule ! C'est la problématique de Marie l'Égyptienne. On peut humilier le désir humain mais ça donne les hommes et les femmes frustrés, névrosés, analysés par Freud. On peut également humilier le désir en le limitant complètement à une sexualité vagabonde sans avoir jamais parlé au désir d'éternité qu'il y a en lui. Le problème posé est celui de l'eros : commencer par rentrer dans son corps au lieu de le nier et aller jusque dans le corps de Dieu.

Le gigantesque problème de l'eros et de la souffrance de l'homme à son sujet : notre civilisation où la sexualité est libérée souffre autant que les civilisations où celle-ci est réprimée. Parce que tant que l'équilibre théanthropique n'a pas été respecté, l'homme est malheureux. Pourquoi est-ce que nous parlons du Christ ? Pas seulement parce que ce fut un personnage historique éminent appelé Jésus et nous parlant d'amour, mais parce qu'il apporte au monde la révélation du prototype de l'homme qui est divino-humain. Il y a en arrière-fond la quête de la plénitude...

Quand on a la plénitude et le Christ on peut effectivement boire un verre d'eau et avoir une jouissance infinie ! Quand on n'a pas l'homme de plénitude alors on a les deux malheurs de l'humanité : une religion qui humilie l'homme, sa sexualité, son corps et qui pétrifie d'horreur toute une civilisation qui met des siècles à s'en remettre, ou alors, à l'inverse, un monde réduit à la matérialité et qui hurle de souffrance et de malheur parce qu'il lui manque quelque chose. [...]

Eros et/ou agapé ?

On a généralisé l'eros mais l'eros est une force irrésistible qui nous attire, l'élan vital de l'homme. Bergson a vu dans l'élan vital, le signe de Dieu dans le monde physique, une énergie qui nous pousse en avant et qui, lorsqu'elle est arrivée à la conscience d'elle-même, donne l'Esprit Saint. L'autre face de l'eros c'est l'Esprit Saint. Comment les Pères décrivent-ils l'Esprit Saint ? Comme le souffle de la création qui bouscule tout et emporte tout vers le haut. Potentiellement, l'eros en nous, c'est toute la plénitude de l'Esprit Saint, et tout notre travail consiste à ce que ce qui était énergie potentielle devienne énergie accomplie : « acquérir l'Esprit Saint ».

Les noces de Cana, c'est la deuxième naissance du Christ. Il vient de prendre possession de son eros : « Femme qu'y a-t-il entre toi et moi ? », dit-il à sa mère, et l'alchimie intérieure crée le miracle extérieur, et la noce est possible. Nous avons là des métaphores extrêmement fortes.

Le passage par les déserts qu'il ne faut pas cultiver en soi mais traverser. Ces temps d'épreuve et d'ascèse servent-ils à approfondir notre désir de Dieu ?

Qu'est-ce que la foule qui veut persécuter la femme adultère ? Une foule qui rêve de faire ce que celle-ci a fait mais sans oser le faire. Il y a de la jalousie, et le jaloux est quelqu'un qui détruit ce qu'il aime. La foule n'est pas dans son désir parce qu'elle est hypocrite et qu'elle ment. La persécution cache un mensonge, et le Christ leur dit « arrêtez de mentir », et il écrit des signes par terre. À la foule qui est en train de mentir, il oppose ce geste : écrire sur le sol, c'est-à-dire rappeler le lien entre la parole de l'Écriture et le sol. Le sable c'est la terre et l'éphémère. C'est une manière de dire à des gens fous furieux, sans se faire tuer lui-même et sans leur faire honte : « Retrouvez la terre véritable qu'il y a derrière vos paroles car ce que vous dites actuellement c'est du sable... » Il ne leur fait ni leçon de morale, ni psychanalyse. Il leur montre l'erreur qu'ils font.

Abandon ou transmission ?

Les déserts... L'impression d'abandon nous est souvent donnée à cause de notre attachement un peu égocentrique, de notre désir de posséder Dieu, de posséder le monde. Et quand ce désir de possession n'est pas satisfait nous avons un sentiment d'abandon et de désert. C'est très difficile, car nous avons toute cette souffrance pour décrocher. Sachant que dans les moments d'abandon à très haut niveau, il y a un mystère ; c'est le fameux cri du Christ sur la croix : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Où nous voyons que nous ne sommes pas dans une logique psychologique mais dans une logique de transmission. C'est un cri de

stupéfaction du Fils mais non de désespoir, comme le dit le matérialiste... Père, comment as-tu pu te retirer et me faire le don d'aller mourir sur la croix, vaincre à ta place le Satan dans les Enfers ? On est dans un espace infini : c'est le Père qui donne tout au Fils, c'est un accomplissement qui confirme la divine Trinité.

Les moments rudes de nos vies sont souvent les moments de plus grande transmission entre le Ciel et nous.

Le personnage du chrétien tourmenté

Dans la vie chrétienne il faut faire attention au personnage du chrétien tourmenté, étudié par des psychiatres comme Janet qui a analysé le syndrome maniaco-dépressif dans *De l'angoisse à l'extase*. Le problème vient du fait que l'on veut sentir Dieu. Quand on ne le sent pas on est désespéré, quand on le sent, ça va, bref on se regarde tout le temps ! Ce qui me paraît important dans la vie spirituelle, c'est ce que les Pères ont désigné par l'*apatheia* (l'absence de *pathos*) : essaie d'avancer sans tout le temps t'inquiéter à propos de toi, à propos de ta vie spirituelle, sans avoir besoin de sentir si Dieu est là ou pas. Autrement, cela risque de donner le profil de certains intellectuels à la Mauriac crucifiés par le christianisme, se demandant en permanence si Dieu existe ou non, qui croient et doutent de leur foi.

Moi, j'aime ce regard si pacifié de certains moines de l'Athos, sans agitation : Dieu est là et même quand il n'est pas là, il est encore là. Il est toujours là, ne vous inquiétez pas. J'aime cette phrase du Christ : « Ne vous inquiétez pas. » J'aime bien les Pères qui disent : il faut être indifférent à la peine comme à la joie. Comme ces gens qui sont déjà tristes à l'avance à l'idée que leur joie puisse leur échapper. Par conséquent, ils sont toujours tristes, comme ça ils ne sont pas surpris ! C'est l'âme non évoluée qui, étant dans une espèce de possessivité, n'est même pas capable de vivre ses propres joies. Cette égalité d'humeur, la vraie insouciance, c'est l'actualisation de la foi. Pour y arriver il faut beaucoup de prière et de concentration.

De la peur, de la connaissance et de l'insouciance

La peur provient toujours d'un excès d'amour de soi qui se transforme en haine de l'extériorité. Elle est un déséquilibre à l'intérieur de soi où l'on ne se fait pas confiance. On en sort lorsqu'on a trouvé l'homme que l'on est. C'est tout le mystère de la communion : l'homme aimé de Dieu et le sachant ne cherche pas à être rassuré.

La chose la plus importante au monde : comprendre que l'on est aimé de Dieu.

Hume disait : « Le problème des hommes vient de ce que, quand ils sont heureux ils veulent avoir la certitude qu'ils le seront toujours. Et de ce fait, ils ne le sont jamais. »

Rousseau : « Le véritable moment où les sociétés basculent dans l'aliénation c'est le moment où elles veulent anticiper. » Elles veulent savoir à l'avance, elles aussi, qu'elles seront heureuses.

Pourquoi l'humanité chute-t-elle ? Parce qu'elle veut manger de l'arbre de la *connaissance* du bien et du mal. La connaissance signifie ici l'algébrose du bien et du mal. Le bien et le mal, personne ne peut savoir ce que c'est, parce que c'est l'objet d'une réflexion infinie et toute volonté de la déterminer une fois pour toutes ne peut déboucher que sur un leurre. Il faut que l'homme mange de l'arbre du bien et du mal, bien sûr, mais pas de l'arbre de la *connaissance* du bien et du mal, c'est-à-dire figer sa réflexion une fois pour toutes et sortir de la vie.

On retrouve toujours la même chose et qui renvoie au travail de transfiguration du *nous* (l'esprit) dont parlent les Pères. Il faut arriver à cette intelligence purifiée qui fait que lorsque je vis quelque chose je ne me préoccupe pas de savoir si je pourrai toujours le vivre. « Qui voudra conserver sa vie la perdra et qui perdra sa vie la conservera. » Perds, dans ta tête, la volonté de tout capter et tu libèreras ton être intérieur, céleste.

C'est pour cela que le Christ nous parle de l'enfance, de l'insouciance. Ce qui tourmente notre monde, c'est la quête de certitude. Comment être certain que Dieu existe, qu'il veut ceci ou cela. Il faut dire aux gens : « Arrêtez de vouloir savoir, vivez, explorez, regardez la vie, elle vous donne tous les jours des exemples à foison. » Reprenons les paroles du Christ : « Vous avez manqué de quelque chose ? » L'insouciance, c'est la vraie manière de rencontrer le Ciel.

Et nous retrouvons, sur un mode chrétien, ce que les sages d'autres traditions nous disent : « Vivez dans le temps présent ! » Pascal dit : « Nous vivons toujours dans des temps qui ne sont pas les nôtres, nous regrettons le passé, nous craignons l'avenir et du coup nous manquons le présent. » Les psy nous disent : il faut accepter de ne pas toujours être dans la maîtrise.

Sur la sécurité : la faiblesse est le nom caché de la force infinie

Il nous faut dépouiller le christianisme d'un certain langage affectif. Il est juste de parler de la précarité, de la faiblesse à condition de faire attention quand on parle de la vulnérabilité. Les orthodoxes n'ont pas tellement l'habitude de parler de la vulnérabilité, de la faiblesse et de la précarité...

Pascal dit : « L'homme est un roseau pensant », et Descartes : « Ce que la vie m'a appris de plus important, c'est ma faiblesse ! » Qu'est-ce que la précarité, la faiblesse, etc. ? L'espace le plus ouvert qui soit ! Quand je suis vulnérable je suis au stade maximum de la puissance. Dans la mesure où le faible est celui qui a si peu confiance en lui qu'il cherche en permanence à se défendre. Il voit des ennemis partout, devient paranoïaque et rentre dans un processus de guerre préventive... Celui qui ne se défend pas, amène la paix sur la terre, alors que les partisans de la guerre préventive sont les auteurs de trouble qui amènent la guerre en permanence. Le plus grand cadeau que Dieu a fait à l'homme, c'est sa faiblesse, sa vulnérabilité, en en faisant un être éminemment fort. Mais sa force est une force cachée en lui (celle du roseau). C'est dans son insouciance, sa faiblesse, son esprit d'enfance, sa foi, l'acceptation de vivre de manière libre et insouciance que l'homme est le plus fort.

Durant une grande partie de notre vie nous cherchons la sécurité, l'argent, le pouvoir, à nous barricader derrière des armures, jusqu'au jour où, étouffant sous le poids de nos armures, nous nous rendons compte que nous avons fait fausse route en paralysant nos forces d'auto-guérison. Et on commence à tout jeter par-dessus bord. Alors, comme dans les montgolfières, lorsqu'on jette du lest on commence à monter et à voir quelque chose...

L'extraordinaire expérience du Christ, de l'authentique royauté de l'humanité, elle est là : *le Christ n'a pas le pouvoir, il a la puissance*. La puissance, c'est ce que je fais de ma vie, son rayonnement. Et le Christ par son seul rayonnement transforme le monde sans passer par les légions romaines ou la cruauté d'Hérode. Donc le travail psychique et spirituel qu'il faut faire au niveau personnel et à celui des civilisations, c'est le travail de la découverte de nos forces cachées. La faiblesse, c'est le nom caché de la force infinie : « La puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse. »

On constate que dans nos sociétés où l'on rêve de se protéger on se met en fait en danger, on crée des systèmes de rétention sado-anale et on est dans la paranoïa. Il ne s'agit pas de se désarmer bêtement mais d'être vraiment armé : découvre ta force cachée et elle te protégera.

Sur la Croix nous voyons la puissance : ce qui est crucifié, c'est l'in vraisemblable bêtise de l'homme. Le Christ est dans la puissance puisqu'il la vit, la croix est en lui, ce que les Pères ont bien compris.

PRIÈRE ET VIE LITURGIQUE

Je ne serai pas très original en suivant la même méthode que celle de mon premier exposé, c'est-à-dire en m'adressant à l'homme d'aujourd'hui qui refuse l'idée de liturgie parce qu'il voit en elle l'expression d'une violence, d'une névrose, d'un archaïsme proprement insupportable, et il est vrai qu'il existe dans la vie quotidienne et historique de l'humanité, toutes sortes de « liturgies » qui sont aussi problématiques que certaines prières. Néanmoins, la liturgie est aussi importante pour l'anthropologie humaine que l'est la prière. Et lorsqu'on l'a comprise il devient possible d'aborder l'extraordinaire de la liturgie, que nous avons encore vécu ce matin et qui est le mystère liturgique.

Les simili-liturgies

Quand on écoute le langage autour de nous, on s'aperçoit que, fréquemment, il est question de liturgie. On nous parle de la liturgie du journal de 20 heures, on nous parle de la grand'messe du parti socialiste, les concerts rock ressemblent à des simili-services religieux où tout le monde allume son briquet. Il y a, c'est vrai, une espèce de liturgie sauvage qui envahit les pratiques des peuples et qui met en œuvre la passion, la ferveur collective.

Les rites de pouvoir

Quand on veut donner à quelque chose un caractère exceptionnel, marquer quelque chose d'une manière tout à fait étrange, singulière dans l'espèce humaine, on a recours à des rites – pour marquer l'importance de quelque chose. Nos philosophes qui critiquent la prière, critiquent les rites car ils voient en ceux-ci une projection affective qui en fait trop, et leur désir est de revenir à une forme dépouillée, authentique, simple, de la vie quotidienne et du rapport aux événements. Ils n'ont pas complètement tort, car le rituel peut être un mensonge.

On peut se servir du rite pour masquer un certain nombre de violences. Et pour exprimer derrière ce masque, un système de pouvoir. Il y a des psychologues qui se sont penchés sur la psychologie des armes et de la guerre. Et ils ont découvert quelque chose de tout à fait important : c'est que pour marquer son pouvoir il était très efficace d'opérer des mises en scène de la force, de montrer ses armes, d'être dissuasif. Et autour de nous, toute la logique de dissuasion du monde, par la terreur, réside dans ce principe. On montre son pouvoir et on le fait de manière tellement terrifiante, que cela dissuade toute attaque. D'où l'aspect des mises en scène.

La mise en scène rituelle fait partie de la violence de l'humanité. Représenter la violence, c'est une manière d'asseoir son pouvoir. Et on s'aperçoit que là encore, on revient à un élément de notre société et de l'organisation humaine qui est la représentation. On inscrit son pouvoir, sa violence en représentant quelque chose, en montrant qu'on représente quelque chose. Par exemple, vous avez des gens qui vous invitent chez eux, ils vont donner un certain aspect rituel à cette invitation. Pourquoi ? Pour vous impressionner et montrer leur pouvoir, leur richesse. Tout est donc extrêmement ritualisé dans un certain nombre de rites de pouvoir.

Je suis désolé d'évoquer cet aspect sombre de la vie quotidienne, mais certains criminels particulièrement pervers, entourent leurs crimes d'un rituel, pour marquer d'avantage leur

pouvoir à travers la représentation. Ils ne se contentent pas de tuer, ils représentent le crime en tuant et ils développent ainsi une puissance terrible.

On comprend donc la méfiance que le rite puisse susciter. Si l'on est quelque peu averti, si on a quelque discernement – et je crois qu'il est important d'avoir du discernement – tous les rites ne sont pas bons. Il existe des rites pervers. Il existe des représentations qui ne visent pas à élever spirituellement l'humanité, mais à marquer son pouvoir. Il peut y avoir, autrement dit, un détournement du rite par la violence. C'est ce qui donne ce qu'on pourrait appeler des liturgies à l'envers, des messes à l'envers, des formes d'initiations, qui sont à l'envers.

De la nécessité du cérémonial comme médiation

Cela dit, il serait illusoire de croire qu'on peut se passer du rite. Pourquoi ? Parce que le rite n'est pas simplement une représentation qui permet d'inscrire son pouvoir et de montrer qu'on est quelqu'un ou quelque chose. Le rite, c'est un des piliers de la vie humaine, comme la prière.

Comme nous l'avons déjà vu, la prière est le fondement de toute relation humaine pacifique. Lorsque je veux sortir de la violence, j'inscris ma relation à l'autre dans la demande, je le prie de venir, je lui demande son avis ; et l'autre se sentant demandé et prié, vient et cela guérit la relation humaine de la violence, cela protège la relation humaine de la violence. Je crois que le rite, le cérémonial, la solennité est quelque chose d'aussi important comme médiation dans la relation à l'autre que la prière. Il en est la manifestation, non pas dans le langage et dans la psyché humaine, mais dans l'incarnation, dans les gestes, dans le corps, dans la pratique. Quand on veut marquer à quelqu'un la considération qu'on a pour lui, pas simplement pour soi, on le reçoit avec une certaine solennité, un certain cérémonial. Et c'est ici l'autre face de l'invitation, c'est la réception.

C'est magnifique, ce mot de *réception*. Celui qui invite et qui va donner, se place dans la position de celui qui reçoit. Pour lui, donner c'est recevoir. Accepter que l'autre vienne, c'est recevoir. On a là une inversion de la violence, qui est faite par la solennité et le cérémonial. Les Hindous disent que le monde est un grand cérémonial. Et on comprend pourquoi : si le monde cosmique ou humain est ce lieu de transformation des énergies potentielles en énergies actuelles, il est effectivement un cérémonial. C'est-à-dire un renversement, un retournement. Le monde est ce lieu où la vie s'arrêtant sur elle-même se transforme et passe à des niveaux supérieurs.

Nous nous apercevons que, dans la vie quotidienne, la solennité et le cérémonial rythment nos jours, et qu'il n'est pas de semaines, de mois, d'années dans lesquels on ne marque le temps, on ne marque l'espace, on ne marque sa relation à autrui par une solennité dans laquelle l'autre se sent non seulement invité et demandé mais reçu. Et c'est là que la solennité prend tout son sens. La solennité est l'accomplissement de l'invitation. J'invite quelqu'un qui vient, il se sent non seulement demandé, mais reçu. Parce que, à un moment, je vais organiser les choses de telle manière que celui-ci va se sentir honoré, exister en tant que tel, il va réaliser, comprendre que, vraiment il est important, parce que tout ce qui est fait est fait pour lui.

Il y a donc ici dans la solennité et la fête une sorte de seconde naissance de l'humanité. La première naissance de l'humanité, c'est la naissance biologique. Mais ensuite viennent toutes les autres naissances de l'humanité, qui passent par la réception, la solennité, le rite. La première réception, c'est la réception de l'enfant par le père. La mère met l'enfant au monde et le père reconnaît l'enfant qui a été présenté par la mère au père. Nous avons là une deuxième existence, qui fait que l'enfant se sent reçu, pas simplement dans le ventre maternel, mais dans l'espace de l'humanité.

Nous voyons donc ici une chose importante : il n'y a pas d'existence humaine si celle-ci n'est pas médiée par la solennité, c'est-à-dire si à un moment où à un autre, les êtres humains que nous sommes ne se sentent pas reçus. Non seulement il est important de se sentir appelé, mais il est important de se sentir élu et reçu. En ce sens, la solennité est ce moment où l'on est

reçu, on est reçu par son père, on est reçu dans la famille, on est reçu dans l'école, on est reçu à un examen, on est reçu lorsqu'on fait une demande en mariage et que l'autre répond « oui », on est reçu dans l'Église, on est reçu dans le milieu professionnel, et puis on se reçoit les uns les autres tout au long de la vie, et à la fin notre vie se termine par les funérailles où l'homme n'est pas simplement reçu sur la terre – et par la terre – mais il est reçu dans le ciel.

Le cérémonial comme accomplissement

Nous voyons donc qu'il y a ici, tout au long de notre existence, un certain nombre de solennités qui maintiennent et accomplissent le sens de l'invitation. Il y aura beaucoup d'appelés mais il y aura peu d'élus. On peut comprendre ici cette relation entre l'appel et l'élection par le mystère de l'élection et de l'accomplissement. C'est-à-dire que ce n'est pas parce qu'on est appelé qu'on est élu et il faut qu'il y ait tout le sens de l'accomplissement pour que l'invitation soit réalisée.

Un des moments les plus importants de la vie humaine réside dans les solennités et il est idiot de croire que c'est trop en faire que de pratiquer des solennités, des rites et un cérémonial. Quand on ne fait pas le cérémonial nécessaire, les choses ne sont pas simples, elles sont violentes. Si on est mal reçu chez quelqu'un, on ne se sent pas dans un univers de simplicité mais on se sent plutôt méprisé et on aurait aimé que la personne en fasse un peu plus pour que l'on puisse se sentir exister en tant que tel.

Rien dans l'existence ne peut se faire sans qu'il y ait une espèce de liturgie qui vienne habiller la relation. Imaginez la relation d'amour entre un homme et une femme qui ne soit pas habillée et revêtue d'une solennité liturgique pour conférer à l'échange amoureux la noblesse et la beauté d'un rite – il y aurait là une impression de malheur, de mépris, de vulgarité, d'obscénité qui fend le cœur et qui blesse l'âme.

D'une manière ou d'une autre, nous ne pouvons rien faire sans qu'il y ait, non seulement la parole, mais aussi le geste et la cérémonie. La solennité, c'est ce qui inscrit la parole d'invitation dans l'accomplissement du geste. À l'invitation de l'autre, on joint le geste à la parole, et on l'invite pour répondre à cette invitation, on le reçoit, on marque les choses dans les gestes, les relations, les choses, les nourritures, le temps, l'espace et tout d'un coup, la vie se transfigure. On est passé d'un monde qui était un monde animal, c'est-à-dire plein d'énergie vivante mais encore désordonnée et non consciente à un monde qui est un monde humain, où l'être humain se sent exister en tant que tel.

L'univers révélé

Il faut donner sa part à tout. C'est lorsque l'homme vient à l'homme que le cosmos prend tout son sens et se réjouit. Le cosmos qui possède toutes les énergies potentielles de la vie ne s'actualise pleinement que lorsqu'il passe au niveau anthropologique, où là, révélé à lui-même, il se rend compte des plénitudes des énergies dont il est porteur. C'est pour ça que l'homme révèle l'univers. Et qu'il a une forme de royauté dans l'univers du fait de son rôle. Il permet de redonner à l'univers sa juste place. Il permet de le placer sur son trône en l'élevant à un niveau supérieur. Le cosmos se rend compte qu'il est cosmos quand les hommes le font exister et que à un moment il parvient à un niveau supérieur. Nous découvrons là des métaphores essentielles de notre vie spirituelle et liturgique. Toute notre vie est organisée autour du Royaume, autour des trônes, autour du Seigneur, ce sont des métaphores pour expliquer des passages à un niveau supérieur.

L'homme est effectivement le roi de la création, parce qu'il est celui qui fait passer celle-ci à un niveau supérieur et permet ainsi de l'asseoir sur son trône.

Actualiser la divine Trinité dans la vie quotidienne

Cela dit, la liturgie de la vie quotidienne n'est pas accomplie si l'homme ne rejoint pas son pôle céleste, s'il ne se relie pas à Dieu, pensé comme divine Trinité, en actualisant en lui, dans sa vie, la divine Trinité. Il a été dit que l'homme a été fait à l'image et *pour* la ressemblance avec Dieu. Dire que l'homme a une image, c'est vraiment dire que l'homme est quelque chose, quelqu'un, une personne. C'est magnifique, le terme d'image parce que ce terme vient vérifier la réalité de l'homme. Quand on dit que quelqu'un n'a pas d'image, qu'il ne ressemble à rien, c'est qu'il n'est rien. Pour être quelque chose, il faut ressembler à quelque chose. Si l'on ne ressemble à rien on n'est rien. Quand on dit que l'homme a une image, ça veut dire que l'image confirme qu'il est vraiment quelque chose, une personne. Deuxièmement, dire que l'homme a été fait à l'image de Dieu, c'est vraiment dire qu'il y a en l'homme quelque chose d'inouï.

La liturgie ou l'œuvre commune

L'image est ce qui montre l'essence de la réalité humaine. L'homme qui est quelque chose est relié à un plan ineffable, le plan divin, source de vie, non seulement à l'origine, mais constamment dès lors que l'homme se met sur ce plan-là. Si l'on comprend que l'homme a une image, on comprend l'essence d'une autre liturgie, la liturgie divine. La divine liturgie nous introduit dans les plus hauts mystères de la condition humaine.

Le mot *liturgie* est un mot magnifique, qui signifie « œuvre commune ». Il n'est pas inutile de se pencher sur ces deux termes – *œuvre* et *commune* – pour comprendre ce qu'il en est, et voir comment la divine liturgie va nous faire effectivement ressembler à notre image. C'est-à-dire actualiser dans nos vies, dans notre structure d'homme corps/âme/esprit, notre relation au plan invisible, ineffable qu'est le plan divin.

Communauté et communion : l'espace du vivant et de la joie

Dans liturgie, il y a œuvre commune et dans commune il y a communauté qui renvoie aussi à communion. La communauté, la communion, c'est ce qui se passe lorsque l'homme est pleinement en relation avec son plan divin. Comment pouvons-nous actualiser dans notre vie la relation avec le plan divin ? Nous sommes en relation avec le plan divin lorsque nous pénétrons dans un espace qui est totalement vivant, totalement lumineux. Lorsque les saints voient Dieu, ils voient ce qu'ils appellent la lumière incréée. Et ils ressentent la lumière incréée comme étant le jour le plus fabuleux de leur vie, d'une douceur, d'un amour, d'une vie, d'une délectation sans pareils. La lumière, c'est ce qui se passe quand tout est vivant, c'est ce que voit Motoviloff à côté de saint Séraphin de Sarov : il voit la lumière qui est plus blanche que la neige.

Voilà ce que veut dire la communauté, voilà ce que veut dire la communion : le totalement vivant qui s'exprime dans la vie. Nous en avons une perception lorsque sur le plan terrestre la communauté humaine se rassemble, nous avons des moments de joie intense. Rousseau a très bien décrit ce qu'était la communauté, le peuple. Il dit : c'est « cet espace où chacun peut se voir dans l'œil de tous ». Pour Rousseau, le peuple est capable de faire vivre cela et il a, curieusement dans notre culture, tenté de traduire cela par le contrat social, le fait d'être social, source du socialisme qui cherche la communauté invisible sans s'en rendre compte.

La communauté qui débouche sur la communion eucharistique renvoie à ce mystère du totalement vivant qui se révèle si les hommes deviennent totalement vivants dans leur humanité avant que l'humanité ne devienne totalement vivante dans la divinité. C'est pour cela qu'il est si important de se réconcilier les uns avec les autres sur le plan humain parce que la vie d'en haut ne peut advenir que si la vie d'en bas est advenue. Donc, le terme *commun*, le terme *communauté*, c'est la chose au monde la plus importante, parce que tout le mystère de la communion commence là, et je suis un être de communauté, un communiste au sens authentique du terme, lorsque je suis vivant.

La joie, véritable acte communautaire

Quel est l'acte de communauté ? L'acte de communauté, c'est ce qui se passe lorsqu'on introduit de la vie dans la relation, c'est-à-dire de la non-tristesse. Nous sommes ensemble, on ne va pas tout de même pas faire la tête, on ne va pas « faire la gueule », on va passer un bon moment, ça va être vivant ! Pourquoi est-ce que tu n'es pas vivant ? Et si on était vivant ? Voilà, pour moi, le premier acte de la communauté : être joyeux. Joyeux d'être ensemble et d'amener de la joie dans ce monde et non pas de la tristesse. C'est la raison pour laquelle, faire de la politique, c'est apporter de la joie dans le monde et non pas multiplier la tristesse de ce monde... Je tiens à vous dire tout de suite, chers amis, que pour moi, la politique n'existe pas. On ne fait pas de politique dans ce pays, on a enterré la politique. Les vrais politiques que j'ai vus étaient souvent des militants syndicaux très humains, très vivants mais pas du tout ces fantômes qui nous gouvernent et qui nous accablent de tristesse.

Le mystère liturgique commence dans l'introduction de la joie et la non-tristesse dans nos relations communes, sachant que le sens de la foi, en Dieu et en Christ, c'est de ne pas s'arrêter là et de voir dans la communion humaine les prémices de la communion céleste. Les saints comme le Staretz Silouane disaient que, si à un moment, on n'a pas vu l'humanité comme faisant un seul homme, on n'a pas vu l'humanité. (...) L'humanité est une. Je crois que c'est très, très important de dire ça. Ça veut dire qu'à un moment de l'expérience spirituelle, quand on atteint un certain niveau supérieur, il n'est plus question d'individu, comme il n'y a plus de temps, il n'y a plus de divisions, il ne reste plus que l'essentiel qui parle. Là, nous sommes dans la communion céleste. Tous les mots de la divine liturgie qui nous parlent de Dieu, sont ineffables, mais jamais inaccessibles à l'expérience humaine. Tout le monde comprend qu'à un certain niveau ce n'est pas une question d'individus, ça concerne Durand ou Dupont, ça concerne tout le monde mais pas simplement Durand au détriment de Dupont.

L'espace des saints, c'est celui-là. C'est un espace où tout est essentiel et tout nous amène vers une communion de plus en plus supérieure. Nous sommes là dans le cœur de l'humanité, parce que tout ce qui fait souffrir l'humanité se trouve à l'intérieur de ce que, très modestement, j'essaie de dire. L'humanité, heureuse d'être l'humanité, mais l'humanité magnifiée en Dieu, s'élevant du point de vue céleste, c'est le Christ réalisé dans l'histoire, c'est le divino-humain accomplissant mes énergies humaines, c'est la totalité de la vie pleinement manifestée, dans les larmes et dans la joie.

Du communisme comme bonheur et malheur absolus : vraie et fausse communion

Regardons les deux choses qui font horriblement souffrir l'humanité : la première, historiquement, c'était l'absence de communisme, et la deuxième, ça a été le communisme lui-même ! Et tous nos débats politiques tournent autour de ça, la communauté. L'absence de communisme, c'est un monde individualiste, égoïste, où il y a les dominants et les dominés. C'est un monde humilié, c'est un monde où il peut arriver la pire des choses qui puisse arriver, c'est que l'homme se mette à détester l'homme, à détester son semblable, à haïr l'existence dans laquelle il est venu au monde. Et le drame le plus effroyable qui soit, c'est le moment où l'homme a été le communisme lui-même, coupé de ses racines célestes. Ça devient une communion satanique, une régression à l'instinct grégaire de l'humanité, une parodie de ciel.

Il existe une vraie communion et il existe une fausse communion. Il existe des communions par le haut et il existe des communions par le bas. L'orgie de Marie-Madeleine est une communion par le bas. Les stades de football où l'on voit des supporters hurlant sont une communion par le bas. Les manifestations sont une communion par le bas.

Le monde est en quête de sa communion céleste et il a besoin de communier par le haut. Là nous avons alors le sens du commun, de la communauté, de la communion. Nous avons le sens de la réunion du ciel et de la terre. L'homme est non seulement dans son

humanité mais il est dans sa divinité, dans sa divino-humanité, il est en Christ. Là nous sommes dans le vrai pouvoir, la vraie seigneurie. Et si pour nous le Christ est le Seigneur et le véritable roi, c'est parce qu'en Christ, il y a l'accomplissement complet de l'homme et nous n'en voulons pas d'autre. Nous ne voulons ni Dieu sans l'homme, ni l'homme sans Dieu. Nous voulons le Dieu fait homme pour que l'homme devienne Dieu. Nous voulons la plénitude.

Donc, non seulement la liturgie est importante dans l'existence pratique, mais la liturgie va loin, puisque avoir le sens de la liturgie, c'est explorer la communauté du ciel et de la terre. À partir de là on peut comprendre le terme *œuvre*.

L'œuvre liturgique

Qu'est-ce que veut dire œuvrer ? Œuvrer c'est faire davantage que faire ou travailler. Un écrivain, quand il écrit un livre, n'a pas fait une œuvre. Il a fait une œuvre quand il a écrit plusieurs livres et qu'il a construit un monde à travers ses livres : quelque chose qui fait une unité et qui permet de délivrer une pensée, une vision du monde.

Qu'est-ce que l'œuvre ? L'œuvre, c'est ce qui se passe quand, ayant fait le tour de quelque chose, je passe sur le plan de la vision. J'ai œuvré, j'ai donné quelque chose à voir, j'ai vraiment révélé quelque chose dans sa plénitude. Nous sommes à ce moment-là au niveau de l'Esprit Saint. L'important, c'est que le ciel et la terre s'unissent. Mais on a vraiment œuvré pour que le ciel et la terre s'unissent, lorsqu'on a délivré l'image de cette union et que celle-ci est pleinement réalisée dans l'être humain, parce que celui-ci peut la voir, et qu'à un moment, il peut vraiment l'assimiler. Une œuvre c'est durable, une œuvre ça va loin.

La liturgie que nous voyons, c'est une œuvre. Et une œuvre qui renvoie à des choses extrêmement précises. Le Christ est mort sur la croix pour que les hommes voient. C'est une œuvre. Et il est mort sur la croix pour que les hommes entendent un certain nombre de paroles. C'est une œuvre. Le Christ est mort sur la croix pour inscrire des mots, pour inscrire dans les mots et les images de l'humanité le Dieu vivant, et que ceux-ci puissent continuellement alimenter l'humanité. Les images et les mots, c'est ce que nous entendons, ce qui vient de l'extérieur, qui rentre dans notre intérieur et ensuite qui peut revenir vers notre extérieur. Tout passe par les images et par les mots. Lorsque nous allons dans la liturgie, tous les mots et toutes les images nous parlent de l'union de Dieu et de l'humanité.

Tout est fait pour rentrer dans notre intérieur, mobiliser en nous les plus hautes énergies et nous permettre d'aller et de faire aller vers les plans supérieurs. Nous avons affaire à un processus de haute guérison et de haute expérience, et il ne s'agit pas du tout de quelque chose de névrosé, de violent, mais nous sommes dans l'ultra profondeur. Spinoza est bien superficiel quand il dit qu'il est illusoire de croire que Dieu a créé l'homme pour que l'homme prie Dieu. Hé bien, justement ! Quand on comprend bien la prière, quand on comprend bien la liturgie, on comprend bien que Dieu a effectivement voulu que l'on prie et que l'on aille à la liturgie. Parce que la prière et la liturgie sont les seuls moyens que nous ayons d'aller vers ce plan supérieur du tout vivant qu'est Dieu.

La liturgie comme essence de la vie divine et trinitaire

Je remarque trois choses. La première, c'est que la vie liturgique c'est l'essence de la vie divine. Si on analyse la divine Trinité il n'est pas trop audacieux de dire que Dieu vit une liturgie continue. Les mystiques, quand on leur a appris que Dieu était trinité, ont été remplis de joie parce que la vie trinitaire désigne la vie qu'il y a en Dieu. C'est pour cela que le christianisme n'est pas un monothéisme. Dieu n'est pas un point mathématique transcendant dans le ciel. Dieu est vie continue à l'intérieur de lui-même, avec circulation constante de l'amour entre les trois personnes de la Trinité qui fait que le Père s'efface devant le Fils, le Fils prie le Père, et le Fils prie l'Esprit Saint qui se réjouit du Fils. Nous apercevons que tout le mystère de la

personne se trouve dans cette vie où les trois Personnes se célèbrent les unes les autres continuellement. Dieu n'est donc pas un point mathématique, que Nietzsche vilipendait en voyant dans l'Un la dictature de l'Un par rapport au multiple. L'unité de Dieu, c'est la même chose que la multiplicité de Dieu, c'est le fait que plus Dieu est lui-même, plus il se réjouit d'aller vers son autre et de déborder. Ce qui est dit dans la divine Trinité, c'est la même chose pour nous.

Qu'est-ce qu'une personne humaine ? Une personne humaine, disons-nous à la suite des Pères, c'est la relation corps/âme/esprit que l'on trouve dans l'homme et qui manifeste dans l'homme la divine Trinité. Le corps, c'est les sources primordiales de la vie, qui viennent du fond de l'univers et de la création. L'âme, manifestation personnelle de la vie à l'image du Christ qui personnalise et manifeste le Père. L'Esprit, le souffle créateur qui traverse tout cela et qui nous emmène vers l'avenir, et vers des plans supérieurs. La divine Trinité, nous l'avons à l'intérieur de nous, sous la forme de la profondeur de nous-même, de la manifestation de nous-même personnelle, et d'autre part sous la forme de ce que nous ne savons pas encore de nous-même, qui est le plan supérieur non encore dévoilé.

Que veut dire être une personne ? Être une personne, c'est être une liturgie vivante. La liturgie à laquelle nous participons, c'est notre âme. C'est très curieux, dans des églises orthodoxes en Russie, quand je rentre dans ces églises, comme à Kiev, églises sombres, très priantes, je me dis : « Je rentre dans mon âme », ça me parle de moi. Cette liturgie, c'est ce que je suis appelé à vivre à l'intérieur de moi-même, c'est-à-dire : profondeur, personnalité, création, et par là même, passage sur un plan supérieur, avec accomplissement.

L'œuvre liturgique comme accomplissement royal

Deuxième point : l'œuvre liturgique comme l'œuvre de la prière, est l'œuvre la plus rigoureuse qui soit. Pourquoi ? Parce que tout va vers l'accomplissement. L'œuvre c'est quelque chose qui s'accomplit, c'est quelque chose qui se réalise, c'est quelque chose qui va jusqu'au bout. C'est le vrai sens de la Passion du Christ, qui avant de vivre la croix, dit qu'il vient dans ce monde pour « tout accomplir ». Et qui, peu avant de rendre le dernier souffle, dit : « Tout est accompli. » La croix est un accomplissement, comme la liturgie est un accomplissement. Quel est cet accomplissement ? C'est la restauration de l'humanité dans son véritable royaume. Comment comprendre le sacrifice du Christ sur la croix, la Pâque que nous allons vivre et le fait paradoxal que le Christ soit appelé Roi, et que, sur la croix, il y avait marqué « Ici se trouve le roi des Juifs » ? On comprend cela en comprenant que le Christ est vraiment venu montrer aux hommes la royauté. Et c'est ce qui fait peut-être la spécificité de l'orthodoxie. L'orthodoxie a gardé du Christ une vision royale.

Quand j'interroge une certaine littérature théologique, on me dit : « Le Christ est venu payer la dette. » Dans la théologie orthodoxe, on dit : « Il est venu restaurer l'humanité sur son trône. » Ce n'est pas du tout la même chose. Dans un cas, Dieu est, à la limite, un créancier irascible, sourcilieux et tatillon, qui veut payer la dette. Comme l'humanité est faible, il envoie son Fils payer à la place de l'humanité. Nous sommes dans un espace qui va héroïser le Christ pour que la loi de la punition et du châtement soit maintenue. L'essentiel dans cette vision, c'est de punir.

Dans la tradition de l'Église orthodoxe, il y a un sens royal qui est donné à la Résurrection et à la Pâque, qui n'emprunte rien au vocabulaire de la dette et qui donne au don de Jésus sur la croix une signification qui n'a plus rien à voir avec le masochisme tant vilipendé par certains de nos philosophes lorsqu'ils critiquent le christianisme.

Pouvoir et puissance

On a parlé hier de la vulnérabilité, de la faiblesse, du fait d'être sans armes, et nous sommes là au cœur du problème. Quand on est fort, on n'a pas besoin de montrer sa force, et quand on a besoin de montrer sa force, c'est qu'on n'est pas si fort que ça. Un roi a besoin de la vie, la vie n'a pas besoin d'un roi. Donc, la vraie royauté est la vie. Le Christ est le roi parce qu'il est le vraiment vivant. Il n'a pas besoin de montrer ses armes pour être un roi, il a besoin de montrer la vie. Et la vie est capable de passer partout. Quels sont les dieux et quels sont les rois que se donne l'humanité ?

L'humanité se donne comme dieux les dieux grecs, des dieux beaux comme des dieux grecs, immortels. Les rois de l'humanité sont en général des voyous et des tueurs capables d'impressionner le monde par toutes sortes de crimes et de malversations. Ce sont des rois hyper-puissants. Tous les rois que se donne l'humanité sont des rois déchus. Ce sont des rois qui ont peur, ce sont des rois qui sont sans foi en eux-mêmes et en leur vie. Ils s'accrochent à une immortalité, ils s'accrochent à une puissance parce que, fondamentalement, ils n'ont pas confiance en eux. Ils n'ont pas foi dans la vie qui les porte. Pourquoi est-ce que le Christ est le véritable Roi et Seigneur ? Parce qu'il affronte les pouvoirs de ce monde sans être immortel comme un dieu grec et puissant comme un roi entouré d'une grande armée. Il est capable de tout vivre, et de se laisser porter par la vie qu'il y a à l'intérieur de lui. Il est capable de ne pas sacrifier les autres pour lui.

Les Pères disent que sur la croix, ce n'est pas le Christ qui est crucifié mais c'est Satan. Sur la croix, on voit toute la peur de l'humanité. On voit toute sa chute. L'humanité a tellement peur de l'innocence et de la vie qu'elle porte en elle-même, qu'elle préfère vivre avec des rois de façade et de violence en crucifiant l'innocence, plutôt que de se laisser porter par sa propre vie. Et c'est lorsque le Christ meurt sur la croix que la réalité de la vie apparaît dans sa plénitude. Non seulement la chute de l'humanité est montrée à l'humanité, mais la capacité de sortir de la chute est montrée également. Il faut être extraordinairement vivant pour mourir sur la croix comme le fait le Christ. Il faut surtout dévoiler un autre espace.

Pour aborder les grands problèmes de la vie – et c'est là mon troisième point – il n'y a que l'amour, que la vie, que la foi dans l'hyper-existence. Si le Christ n'était pas soutenu par l'hyper-existence divine, il ne pourrait pas affronter à mains nues les pouvoirs en acceptant d'être traité comme il est traité. Seul un être soutenu par quelque chose de supérieur, peut aller là où il est allé, et mettre fin ainsi aux sacrifices violents de l'humanité.

Le « suressentiel » de la vie liturgique

Nous sommes là au cœur du mystère liturgique. Il y a en l'homme une sur-existence, une hyper-existence que Denys l'Aréopagite appelle le « suressentiel », qui nous a toujours porté, qui nous porte et qui nous portera toujours. Le drame, la tragédie, c'est qu'on en doute.

La liturgie, reprenant la mort et la résurrection du Christ pour nous amener à être en communion avec lui, est là pour nous faire sentir à notre mesure, petit à petit, cette hyper-existence. C'est pour cela que la liturgie est un grand laboratoire céleste où l'homme est amené vers des points de révélation proprement stupéfiants. Si toute notre organisation liturgique tourne autour de la mort et de la résurrection du Christ, c'est parce que ce qui est en jeu, c'est de nous faire vivre cette hyper-existence, comme lui l'a vécue. Si le Christ n'avait pas été soutenu par le Père pour être sur la croix, et s'il n'avait pas été soutenu par le Père au point que le Père abandonne le Fils, tant le Fils est désormais capable de marcher seul, si d'autre part, nous-mêmes, nous n'avions pas le Père en nous pour regarder le Christ sur la croix, le Christ ne pourrait pas être sur la croix et nous, on ne pourrait pas la voir. C'est la raison pour laquelle la liturgie est si importante.

La liturgie nous révèle pleinement la royauté du Christ

Elle est importante parce qu'elle révèle à l'humanité entière la royauté du Christ, mais elle est surtout importante pour que nous, nous la voyions et que nous la comprenions. Vous voyez cet extraordinaire moment qu'est le moment de la liturgie, qui nous permet de comprendre cette chose essentielle. Munis de tout cela, nous pouvons comprendre pourquoi le Christ est le Seigneur, pourquoi il est le véritable roi. Il est le véritable roi parce que la seule existence digne de l'homme, aux yeux de Dieu, c'est une existence royale. Et il est le Seigneur puisque lui vient faire vivre cette existence et la réaliser.

L'expérience de la prière, l'expérience de la vie liturgique, c'est une expérience d'une immense élévation et qui se traduit par la très grande précision. On comprend tout de l'action de Dieu dans l'Histoire, qui est omniprésente, si nous comprenons que tout va vers l'accomplissement. Dans l'invisible, petit à petit, avec une précision tout à fait extraordinaire, nous sommes appelés au Royaume et à l'accomplissement.

C'est en ce sens qu'il est si important de prier et d'aller dans la vie liturgique. Puisque en allant vers Dieu, c'est vers nous-mêmes que nous allons.

*(Textes revus par l'auteur.
Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN,
avec le concours de Jean-Marie GOURVIL,
Magali MASSOT et Michèle NIKITINE

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	36,00 €	69,00 €
Europe + TOM	41,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
